

SCENARIO

[la première scène est quasi muette, il y en aura quelques-unes de même sorte dans la première partie du scénario. Ces scènes sont des moments importants de la vie de Martin Luther. Ne pas hésiter, pour ces scènes, à s'étendre sur plusieurs pages, à faire « aéré ».]

Exergue :

Sur la terre, il n'est rien de plus doux que l'amour des femmes, quand on peut l'obtenir.
M. Luther

Un jeune homme de 14 ans est battu par son père à coups de nerfs de bœuf. [Les parents de Luther le battaient régulièrement dans sa jeunesse ; son père était absolument contre l'idée que l'un de ses fils entre un jour dans les ordres. Néanmoins très pieu, son père considérait les moines et les curés comme des gens fainéants et « en dehors de la vie réelle »]. On retrouve le jeune homme pleurant, arpentant les chemins les yeux levés vers le ciel (avec sac et bâton). Ensuite on le voit dans les rues étroites de la ville d'Eisenach (* voir photo), en Thuringe, nous sommes en 1498, en Allemagne. A le voir déambuler on comprend qu'il marche depuis de longs jours. Il s'arrête sous les fenêtres de belles apparences et commence à chanter : [le texte est à placer durant toute la scène, phrase par phrase, par exemple]

*Seigneur Christ de Bethléem
S'en fut à Jérusalem.
Il y fut baptisé par Jean
Dans la rivière du Jourdain.
S'arrêta l'eau du Jourdain,
S'arrêta l'épanchement.
Si t'arrête, saignement,
Pour l'amour du Seigneur Christ.
Si t'arrête, par contrainte,
Comme a fait l'eau du Jourdain,
Quand le bon Saint Jean-Baptiste
Baptisa le Seigneur Christ.
Si t'arrête, saignement,
Pour l'amour du Seigneur Christ.*

[Anonyme - Anthologie Poésie Allemande p.39]

Il reçoit de temps en temps quelques pièces, d'autres fois des sauts d'eau ou de détritrus. Son état physique empire, on le voit chanter sous la pluie. Finalement, on le retrouve blottit dans un coin de ruelle, presque parmi les chiens et les cochons, fiévreux et grelottant, s'efforçant de chanter et de tendre la main.

Une femme gironde passe devant lui. Elle le relève et le supporte jusque chez elle. Le jeune homme est alité, la dame le soigne.

Vues de la vie quotidienne de la ville, marché, beaucoup de manants démunis. On retrouve le jeune homme guéri, chantant de nouveau. Il se place en bas de la fenêtre de la dame qui l'a recueilli, celle-ci se penche et lui jette trois pièces. Le jeune garçon ramasse les pièces, lève à nouveau le regard vers la fenêtre, de la main, la femme lui fait signe de monter. Présenter le jeune homme et la dame dans des scènes subtilement équivoques. [Certains historiens avancent que cette dame, Ursula Cotta, aurait fait découvrir au jeune Luther (alors âgé de 14 ans) les plaisirs de l'amour charnel et que cet instant aurait été une révélation pour le garçon, qui aurait apprécié pleinement l'expérience. Ceci est évidemment très fortement contesté par les biographes protestants, qui parlent plutôt d'un amour maternel. Voilà pourquoi je propose que la scène présente une ambiguïté. Luther restera un an chez cette dame (qui du reste avait un mari souvent absent, dit-on). Durant cette année à Eisenach, elle lui apprend la flûte et la musique.]

Exergue :

Qu'on donne de la paille d'avoine aux paysans, ils n'entendent point les paroles de Dieu, ils sont stupides, c'est pourquoi il faut leur faire entendre le fouet, l'arquebuse, et cela est bien fait pour eux. Prions pour les paysans qu'ils obéissent. Sinon, pas de pitié. Faites parler les arquebuses, ou cela sera bien pis.

Off :

1502, jour de l'apôtre Jacques, Evêché de Spire, Rhénanie. [été]

Dans la campagne avoisinant la ville de Spire, un attroupement s'est constitué autour d'une petite maison de paysans. Des représentants de la loi (un échevin, un ecclésiastique ventru, des soldats, une dizaine de cavaliers en tout), s'adressent à de pauvres gens en guenilles. Plusieurs voisins ont arrêté leur travail pour assister à la scène (ils ont encore pour certains leurs outils à la main). Dans la foule, on remarque un personnage différent. Il a une trentaine d'années, il porte un chapeau à la Guillaume Tell, il ne ressemble pas à un paysan. [C'est Joss Fritz, le personnage clef du récit.]

Le paysan, au seigneur : Ayez pitié de pauvres paysans, M. l'Echevin, et veuillez témoigner de générosité et de mesure...

L'Echevin [un soldat expose un animal mort à bout de bras] : Il suffit, tu as abattu cette martre alors qu'il t'est interdit de chasser sur ces terres.

Le paysan : Cette bête m'avait déjà tué trois poules, Monsieur.

L'Echevin : Qu'est-ce à dire ? tu déroges à la loi et en plus tu la discutes ?

[Le soldat lance la martre morte au visage du paysan.]

Le paysan : Ce serait grande injustice que de me punir pour cet acte, Monsieur. Devant Dieu, je vous en conjure, je n'ai jamais rien fait de mal ni...

L'Echevin : Comment ? Tu parles d'injustice ? Sais-tu comment l'on châtie les infâmes serpents de ton espèce ?

Le paysan : Mais... Par Saint Fiacre, seriez-vous frappé de folie ? Ne voyez-vous pas de vos yeux les conditions infernales dans lesquelles déjà nous vivons ?

L'Echevin : C'est Dieu qui a choisi la nature que tu mérites, paysan. Ce monde fait des lions mais aussi des ânes. Et l'âne a besoin de nourriture, de fardeau et de fouet, ainsi l'a décidé le Seigneur. Mais c'en est assez entendu. (il fait un signe à un cavalier, puis poursuit avec le paysan) Viens avec moi, le braconnier, tu t'expliqueras mieux en ville.

Deux cavaliers prennent le paysan par les aisselles, celui-ci se débat et crie. La foule s'agite et implore.

La troupe de l'Echevin s'en va, emportant le paysan, résigné. Le prêtre s'approche près de l'échevin et lui dit quelque chose à l'oreille. L'échevin écoute puis revient un instant auprès des paysans.

L'Echevin, regarde une jeune fille dans les yeux : Toi, viens aussi.

Un grand silence se fait entendre.

La jeune fille : Maintenant ? Avec vous, Monsieur ?

L'Echevin : Oui, incontinent. Tu apporteras plaisir et agrément à une pieuse personne qui souhaite du divertissement.

La Nuit, quelques torches autour d'une grange. De nombreux paysans, des femmes, des manants, se sont donnés rendez-vous, Joss Fritz est là également.

A l'intérieur, le meunier (le chef des paysans) et un curé (en bure, maigre et pauvre, celui-là) sont sur une estrade de fortune, devant une foule en colère.

De la foule : Le Seigneur ne peut pas nous abandonner ! On ne peut pas mourir pour avoir occis une martre !

Pourquoi sommes-nous obligés de cueillir les escargots ou fendre le bois pour ces maîtres qui nous honnissent ?

Le meunier, levant les bras : Du calme, frères !

Un vieil homme en guenilles, des moignons à la place des mains [pour les longs dialogues, tu coupes en cases et en bulles comme il te semble] : Il est oublié le temps où nous existions encore pour nos maîtres ! Qui sur cette terre est encore vivant pour s'en souvenir ? (Joss Fritz le regarde intensément) J'ai participé à la révolte des paysans de Wurzburg, et regardez ce que j'y ai laissé ! A cette époque, nous avions créé le Bundschuh, nous étions des dizaines de mille à nous dresser face à l'injustice ! Beaucoup d'entre nous y ont laissé leur vie. Mais le sang des princes a coulé, braves gens ! Et aujourd'hui, à nouveau, la voix du Seigneur me souffle que nous devons faire rejaillir ce sang coupable et le verser dans le Rhin !

La foule : Voilà qui est dit ! Regroupons-nous et imposons notre justice ! Oui ! Allons égorger ces princes du Diable !

Une femme : Et le prince-évêque avec toute sa clique de curés omnipotents également !

Le voisin de la femme, criant aussi : Elle a raison ! Souvenez-vous de l'évêque de Liège qui se vantait d'avoir engendré 14 garçons en 22 mois ! Ce ne sont que paresseux aux mœurs relâchés !

Un autre : Et pourquoi donc sont-ils préservés des impôts et des taxes ?

La foule : Oui, les prélats à la pique ! Allons dépouillez l'évêque et reprenons-lui ce que ses sbires nous ont volé !

[Dans la foule, Joss Fritz, se hisse sur un tonneau. Il s'adresse à tout le monde.]

Joss Fritz : Bonnes gens, je suis un étranger mais j'aimerais vous parler. Je m'appelle Joss Fritz d'Untergrombach, et moi aussi, comme cet homme qui a payé un lourd tribut pour avoir participé à la révolte paysanne, j'ai connu, alors que je n'étais encore à l'époque qu'un enfant, la courte gloire du Bundschuh. J'ai quelque chose à vous montrer [Il sort quelque chose dessous ses habits, et présente une vieille bannière du Bundschuh représentant un soulier aux lacets dénoués (* bauernkrieg-x)]

De la foule : La sainte bannière du Bundschuh ! Sainte Marie mère de Dieu, elle existe donc bien !

L'homme aux mains coupées se hisse près de Joss Fritz et crie à la foule : C'est elle, mes frères ! je la reconnais !

Joss Fritz : Oui, braves gens, c'est la véritable bannière que brandit le célèbre Pfeiffer de Niklashausen ! Mais écoutez-moi, à présent. Je dois vous rapporter une chose pressante : la Sainte Vierge Marie m'est apparue et m'a ordonné de cesser de m'adonner aux plaisirs coupables et à faire pénitence. Car la Vierge m'a annoncé que la renaissance du Bundschuh était imminente et que, dorénavant, il ne devrait plus y avoir d'empereur ! de princes, ni de pape ! ni plus aucunes autorités spirituelles ou temporelles ! Grâce à la Justice du Bundschuh, les hommes seront désormais de véritables frères ! Nous gagnerons notre pain grâce au travail de nos mains et plus personne ne possédera plus que son voisin ! Tous les cens, redevances, corvées, douanes, impôts, taxes et prestations seront supprimés pour l'Eternité ! Et les bois, les rivières et les prairies seront libres !!!

Le meunier, au curé : Par la Sainte Barbe, c'est un homme comme cela qu'il nous fallait ! C'est le Seigneur qui nous l'envoie !

Le curé, ne sachant défaire son regard de Fritz : Oui, la Justice de notre Seigneur parle en cet homme, meunier.

Joss Fritz : Et maintenant, rentrez chez vous et réfléchissez à ce que la très Sainte Mère de Dieu vous a annoncé : laissez à la maison vos femmes, les enfants et les vieillards, mais vous, braves et bons paysans, revenez pour le jour de la sainte Marguerite en amenant avec vous tous vos frères et vos amis, quel qu'en soit le nombre ! Mais ne venez pas avec votre bâton de pèlerin, mais en armes ! Dans une main le cierge, dans l'autre l'épée, la pique ou la hallebarde ! Et la sainte Vierge vous dictera ce qu'elle veut que vous fassiez !

Un moulin, près de Spire.

Le meunier : Tu as le don de parler aux foules, Joss Fritz. Parle-moi mieux encore de ta rencontre avec la Vierge.

Joss Fritz : Si l'on veut se faire écouter de ces pauvres gens, il faut avant tout s'adresser à leur cœur.

Le meunier : Que veux-tu dire ?

Joss Fritz : Tu m'as compris.

Le meunier : Voilà qui est osé de ta part, Joss. Notre situation est si désastreuse que l'œuvre de Dieu semble être entièrement possédée par le Diable. C'est Lucifer qui siège sur le trône du monde...

Joss Fritz : A chacun sa façon de voir, meunier. J'ai une question particulière pour toi. Penses-tu que, pourvu que l'on craint Dieu, l'on pourrait gagner le ciel dans une autre religion ?

Le meunier : Comment ? mais...

Joss Fritz : Quatre mille hommes gaillards et déterminés, venus de toutes les campagnes de l'évêché se sont volontairement présentés pour combattre sous la bannière de la sainte insurrection. Et j'attends pour bientôt la venue de Schneider, qui doit ramener dix mille paysans de ... Dis-moi, meunier, es-tu amené à rencontrer des nobles personnes de la ville ?

Le meunier : Certainement. Quelques-uns me connaissent...

Joss Fritz : Alors il est temps de me les présenter. A eux aussi, il me faut leur parler.

Le meunier : Quels propos leurs tiendras-tu ?

Joss Fritz, narquois et quittant déjà la pièce : Un tout autre langage que celui que j'ai tenu à la grange.
